

Mauvaise graine

NICOLAS JAILLET



Mauvaise Graine

Nicolas Jaillet

Mauvaise Graine

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

ISBN 978-2-35887-639-1, version papier
ISBN 978-2-35887-643-8, fichier PDF
ISBN 978-2-35887-640-7, epub

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées, en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Plus jamais.

Elle émerge, et c'est un cauchemar. Toutes les cellules de son corps sont sur le point d'exploser. Le tocsin dans sa boîte crânienne annonce la révolusion de l'estomac, puis viennent les sueurs froides, et le goût de cafard sucré qui se révèle dans sa bouche. Elle est en enfer. Elle le sait. Elle y sera toute la journée. Elle a aussi conscience d'une étrangeté. Une intuition qu'elle va saisir bientôt, même si la moindre pensée, le moindre mouvement de son esprit saturé de poisons est un supplice. C'est lié à son entourage immédiat. Au contact des peluches sur sa joue. À l'odeur de bave et de sueur d'enfants sales.

Elle n'est pas chez elle.

L'endroit est familier, mais ce n'est pas chez elle.

Sa joue écrase une moquette usée jusqu'à la corde. Ses bras étirent une matière molle et douce. Chargée d'odeurs d'enfants, elle aussi. Elle est entourée de coussins. Dessus, dessous. Du bout de l'épaule, de la fesse et du genou, elle éprouve, à travers les intervalles, le contact plus dur du sol. Des poils synthétiques

lui chatouillent le nez. La chose molle qu'elle serre dans ses bras, c'est Super-Gontran. Elle le reconnaît à l'odeur.

Elle est dans sa salle de classe.

Tu arrêtes ces conneries, maintenant. C'est fini.

Elle ne sait pas ce qu'elle fait ici. Elle tente d'ouvrir les yeux, mais la lueur du jour, filtrée en rouge à travers ses paupières, est déjà assez vive pour lui asséner des coups de marteau-piqueur au fond des globes oculaires. Elle s'accorde quelques instants de répit. La journée de la veille lui revient. Vaguement. Elle se souvient de l'après-midi. La discussion avec la mère de Léo, venue lui raconter ses malheurs de femme au foyer pétée de thunes et gavée d'ennui. Ensuite, rien. Rien de rien. Le néant noir, jusqu'au réveil de ce matin, dans un lieu où elle ne devrait pas être, percluse de douleur, au bord de l'agonie, nauséuse et malade, l'esprit bourbeux, la mémoire broyée, rompue de fatigue et de dégoût, intoxiquée jusqu'à la moelle.

Plus d'alcool, putain. Plus une goutte. Jamais.

Elle se sent sombrer à nouveau dans le sommeil. Elle aimerait bien. Il suffirait que le besoin de dormir se fasse assez fort pour surmonter la douleur. Car c'est la douleur qui l'a réveillée. Mais la douleur s'estompe dans l'engourdissement de l'esprit. Son corps se fait plus lourd, plus mou, plus chaud. Des images lui viennent déjà, sans queue ni tête. Elle se laisse aller dans le flot. Encore lucide, elle rêve déjà. Elle a foi dans le pouvoir curatif du sommeil. Lui seul parviendra à estomper sa peine.

Mais une angoisse la prend au ventre et la réveille pour de bon.

Elle entend des bruits de clef, au loin. On marche. On chantonne. Un moteur électrique ronronne. L'aspirateur. Samia est là, de l'autre côté de la porte. Elle s'approche. Est-ce qu'elle va entrer? Est-ce qu'elle fait aussi les classes? Bien sûr qu'elle fait les classes. Elle va entrer. Et la trouver allongée sur le tapis du coin lecture, au milieu des peluches. Tout habillée, encore ivre d'hier, avec une gueule de bois phénoménale.

Julie rampe sur le flanc, repousse le sol et s'assied. Le mouvement lui soulève l'estomac. Elle grimace en ouvrant les yeux. Déjà vive, la lumière du jour provoque une nouvelle explosion dans son crâne. La nausée remonte d'un cran. Elle serre les dents. Ne pas vomir. Pas ici.

Plus une goutte, putain. Fini de boire cette saloperie. Terminé.

Elle regarde autour d'elle et constate qu'elle ne s'est pas trompée. Malheureusement, elle ne rêve pas. Elle est assise au fond de la salle de classe; il fait déjà jour, et Samia passe l'aspirateur de l'autre côté de la porte. En chantonnant. Gaie comme un pinson. Évidemment, qu'elle chantonne. Elle a la pêche. Elle ne boit pas d'alcool. Fastoche.

Un cliquetis, et la porte s'ouvre. Samia entre en tirant son aspirateur par le tuyau. Elle ne la voit pas tout de suite. Les yeux au sol, les écouteurs aux oreilles, elle chantonne avec l'approximation de celle qui ne s'entend pas chanter.

– Zeouininideup adé Hotel California sateloliplaisse sateloliplaisse...

Samia aspire toute la poussière autour du bureau avant d'apercevoir la maîtresse d'école qui l'observe d'un œil vitreux. Elle pousse un cri, laisse tomber le tube de l'aspirateur, colle ses mains sur ses lèvres, les écarte en haussant les épaules dans un mouvement d'incompréhension ahurie, retire ses écouteurs et demande d'une voix faible :

– Julie? Mais... qu'est-ce qui se passe?

La jeune femme secoue la tête pour signaler qu'il n'y a pas mort d'homme. Elle le fait avec toute la délicatesse possible, mais c'est douloureux quand même. Son cerveau lui fait l'effet d'une boule de chair à vif, pas plus grosse qu'une balle de ping-pong, ballotée entre les cloisons rugueuses de son crâne. Elle trouve la force de se lever en se penchant au bord du bac à peluches, et de répondre :

– Rien, rien, t'inquiète.

Elle a presque envie de sourire en s'entendant. Elle a pris l'accent, pour certains mots. «T'inquiète» en fait partie. «T'inquiète» est très vaclusien. *T'inquiâte.*

Samia lui demande instinctivement :

– Tu as dormi là?

Puis elle se trouble aussitôt et se rétracte :

– Pardon, j'ai pas à te... Je veux pas... Ça me regarde pas. Pardon.

Julie range Super-Gontran et ses collègues dans le bac à peluches, et s'approche de Samia. Chaque geste est une souffrance. Chaque pas, un coup de maillet dans son crâne, frappé de l'intérieur.

– C'est bon, pas de problème. En fait, je suis venue... je voulais...

Son regard balaye la salle de classe. Qu'est-ce qu'elle voulait ? Il lui semble évident qu'elle est venue dormir ici pour fuir quelque chose, mais pour l'instant, ce *quelque chose* lui échappe. Elle articule sans conviction :

– J'avais un truc à préparer, et puis je...

Elle croise le regard de Samia, qui essaye de dissimuler son inquiétude sous un masque d'évidence. Mais oui. Bien sûr. Tu dors dans ta salle de classe, au milieu des peluches. Tout va bien. Et tu as une tête de cadavre. Normal.

Car Julie a une tête de cadavre. Elle le sait. Elle se connaît. Quand elle se réveille avec cette nausée et ce mal de cheveux, elle n'a pas le teint très frais, en général. Elle titube vers la porte et murmure :

– Je vais faire du café.

Samia sourit. Elle hoche la tête avec ferveur.

– Oui, à tout'.

Les deux femmes se tournent le dos, heureuses de mettre un terme à cette scène embarrassante.

Julie fouille son sac à main, qu'elle a laissé pendre à l'entrée, avec sa veste, comme les autres jours. Elle en extrait son trousseau de clefs. Quelque chose lui revient. Sous forme de sensations. De petites touches de certitude, au milieu du vide. Elle a fui. Elle est venue ici pour se réfugier. Elle voulait que la nuit passe vite. Elle avait hâte d'être à ce matin. Hâte de reprendre la vie normale, diurne, et de retrouver les enfants.

Comment a-t-elle pu en arriver là ? Quel traumatisme a-t-elle subi hier soir, qui fût assez fort pour lui donner envie de *reprendre le travail* avant l'heure ?

Elle quitte la classe et remonte le couloir vers la salle commune. Elle déverrouille la porte, pose les clefs sur la table en aggloméré, remplit la cafetière d'eau et de café, et appuie sur l'interrupteur. Pour l'instant, la soirée de la veille est encore nébuleuse. Mais Julie a une vision.

Les tables en formica rouge, bordé de noir.

Ça y est, ça revient. Hier soir, c'était : dîner au grill, avec les filles. Oui. C'est ça. Elle s'en souvient, maintenant. La soirée lui laisse une impression générale de malaise. Pire que de malaise. D'inquiétude. Non, pire. De peur. Elle se rappelle un dîner très arrosé, d'abord joyeux, mais rapidement gâché par une trahison, et quelque chose qui dérape. Quelque chose qui

Barre en couille, sévèrement.

Julie encaisse une poussée de sueur. Elle se force à respirer. Avale sa salive, qui monte en flots dans le fond de sa gorge, à chaque expiration. Ça va revenir. Du calme. Il lui faut un café, c'est tout. Elle va se sortir la tête du cul, elle va retrouver ses esprits, et comprendre ce qu'elle fout là.

Julie retourne à l'évier, ouvre le robinet d'eau froide, avance les mains en conque, mais au lieu de se passer de l'eau sur les joues, elle reste immobile, les doigts sous le jet, les yeux fixés sur la timbale où les plus flemmardes de ses collègues laissent sécher les couverts après les avoir lavés. Sans les ranger, au prétexte qu'on a toujours besoin d'une cuillère ou d'une fourchette, et qu'on est bien contente d'en trouver une tout de suite, sans avoir à ouvrir le tir. . .

Oh, putain.

Julie presse le poing sur sa poitrine. Son cœur se met à battre. Elle sent ses jambes faiblir.

Une fourchette.

Julie a peur de tomber dans les pommes. Elle recule en tendant le bras vers la table, où elle est sûre de trouver une chaise. Elle l'attire à elle et s'y laisse tomber, trop vite.

Aïe. Mal au crâne.

La fourchette. Le craquement des os, ou des cartilages. Le visage de gros bébé débile, les yeux écarquillés par la surprise, l'horreur et certainement la douleur. Le hurlement.

Elle sait maintenant pourquoi elle est venue dormir dans la salle de classe, au milieu des doudous. Tout lui revient, en masse. C'est bien ce qu'elle pensait. Elle est venue se cacher. Elle avait une bonne raison de le faire. Mais pourquoi est-elle venue ici, dans sa salle de classe, où tout le monde peut la retrouver? Elle aurait dû aller beaucoup, beaucoup, beaucoup plus loin.

Si elle avait été maligne, et moins imbibée, elle serait encore en train de courir, à l'heure qu'il est.

En arrivant au restaurant, elle a tout de suite senti l'arnaque. D'abord, ça devait être un dîner de filles. On le lui avait vendu comme ça. Un dîner de filles. Et quand elle est arrivée, comme une fleur, un peu à la bourre, mais pas plus que d'habitude, elle a pu constater, ô surprise, que non seulement tout le monde était là, mais que tout le monde était en surnombre.

Les putes.

Elles avaient amené leurs mecs.

Toutes.

Trois filles, trois mecs. Céline et Samy ; Magali et Jigé ; Aurélie et Patrick.

Mais ce n'était pas tout. Cerise sur le gâteau, elles avaient apporté un gonze en plus.

Le type était installé sur la banquette, avec un espace vide à côté de lui. Message à peine voilé. Tu vois le tableau, poulette ? La place libre, elle est pour toi. On te l'a gardée au chaud. La place à côté du *mec en plus*. On est en train de te caser. On est cool, ou quoi ? Merci qui ? La soirée de filles avait été changée en soirée *spécial couple*. Gentiment, on lui faisait l'offrande d'un partenaire d'occasion, comme certains restaurants adoucissent leur *dress code* en prêtant une chemise à ceux de leurs clients qui n'en ont pas.

C'était super sympa. Au détail près qu'on ne lui a pas demandé son avis.

Le type était plutôt balèze, le crâne rasé. Un visage de chérubin qui aurait un peu forcé sur le lait maternel. Jovial. Trop jovial. Probablement aussi gêné qu'elle. En la voyant arriver, Céline, qui bouchait l'accès à la place libre, s'est levée pour lui céder le passage. Julie aurait dû lui dire de se rasseoir. Elle n'avait qu'à glisser sur la banquette, pour occuper l'espace libre à côté de l'inconnu. Elle aurait dû leur expliquer que c'est mal ; qu'il ne faut pas faire ça.

Car c'est mal.

Organiser des dîners entre couples avec un mec célibataire pour

la copine célibataire, même si ça part d'une idée généreuse... il ne faut pas. C'est mal.

Même si vos couples vous ennuiant. Même si vos conjoints vous dépriment. Même avec vos habitudes, vos quotidiens, vos vacances programmées, vos baraques pourries qui vous ont endettés sur quinze ans, vos abonnements au câble, vos sexualités au jus de navet et vos gosses qui vous sortent par les yeux... Même si tout ça vous donne des envies de bidon d'essence et d'allumettes, tous les dimanches à dix-sept heures... ne faites pas ça.

Même si vos copines célibataires sont le dernier bastion, l'ultime rempart à l'ennui dans vos vies minables. Même si le seul jeu un peu sensuel qu'il vous reste, à dix ans de la ménopause, c'est de projeter vos fantasmes dans la vie de vos copines célibataires. Même si c'est rigolo de mettre deux célibataires ensemble dans un dîner, au milieu de deux instits de maternelle frustrées, d'une bibliothécaire municipale frustrée, d'un employé municipal frustré, d'un prof de philo frustré, et d'un dealer au chômage dépressif et frustré, comme des enfants cruels jettent un insecte dans une fourmilière après lui avoir arraché les pattes, histoire de se marrer un brin.

Oui, c'est rigolo. Ça met un peu d'hormones dans vos poireaux à la vinaigrette. Vous allez vivre par procuration les émois d'un amour naissant, sans vous être donné la peine d'expliquer à vos maris épuisés qu'un cunnilingus par mois, contrairement à ce qu'ils croient, ce n'est ni un exploit ni un cadeau, ce n'est même pas le minimum syndical. Peut-être qu'au-dessus des bavettes au Boursin et des carottes bouillies, vous arriverez à happer quelques effluves de phéromones échappés de vos deux cobayes. Peut-être que ça vous donnera un semblant de renouveau ; de

quoi pimenter par une vague érection votre prochain plateau-télé. Peut-être que, par extraordinaire, vous baiserez une fois de plus par semaine que d'habitude, ce qui fera au total : une fois par semaine. N'empêche. Rien ne justifie ça. C'est mal.

Il ne faut pas se défouler sur vos copines célibataires. D'abord, elles ne vous ont rien fait, et puis dites-vous bien que, aussi minables que soient vos vies, celles de vos copines célibataires sont plus minables encore.

C'est du moins l'opinion de Julie sur le sujet. Elle croyait l'avoir assez vigoureusement exprimée. Dans le domaine du sexe, on n'aide pas. Ça ne sert à rien. C'est même contre-productif. Traverser la cour de récré pour aller dire à un gars qui échange tranquillement ses cartes Pokémon : « Ma copine, elle veut sortir avec toi », c'est bon pour le CP. Les filles ont eu des conversations là-dessus. Magali approuvait Julie. Et pourtant, elles sont toutes là, plus ou moins gênées, plus ou moins ravies de leur petite trahison. À des degrés divers, selon les individus. Céline, la discrète, baisse ses grands yeux pâles sur son verre en effleurant son sous-bock. C'est une fille sensible. Elle sait que c'est violent ; elle se met à la place des gens. Aurélie, avec son côté vieille France, fait comme si la situation était parfaitement normale. Et peut-être qu'elle le croit, au fond. Le tapin social ne la choque pas, pourvu qu'il soit pratiqué dans le respect des convenances, par des gens qui vont chez le coiffeur. Quant à Magali, la meneuse, celle qui est sur tous les coups, sa meilleure copine, elle jubile. Regard par en dessous, sourire gourmand, elle scrute. Elle assume à cent pour cent. Pour un peu, elle attendrait une médaille.

On échange des bises. Les trois bises réglementaires, en usage dans la région. Julie fait le tour de la table, comme si de rien n'était. Céline, Samy, Patrick, Aurélie, Magali, Jigé. Elle se garde le petit nouveau pour la fin. L'homme se lève à moitié.

– Kevin, enchanté.

Kevin. OK. Julie se retient de rire. Elle n'a pas le droit de le condamner sur son prénom. Ce n'est pas de sa faute. On ne choisit pas ses parents. Elle tend la joue à Kevin. Son baiser à lui est assez timide. Il effleure de sa joue celle de Julie, ses lèvres claquant dans le vide.

Tous les spectateurs épient ce premier contact érotique entre leurs deux victimes. Inconsciemment, Julie jette un regard de biais à Jigé. Elle s'en veut de faire ça, mais il faut qu'elle vérifie. Et ce qu'elle voit la soulage.

Alors que tous les regards sont rivés sur le couple en formation potentielle, Jigé détourne les yeux. Jigé, le plus inadapté de cette bande de bras cassés. Le mec de sa meilleure amie. L'intouchable. Son petit chouchou. Il observe l'entrée du restaurant d'un air vaguement triste. Il n'approuve pas cette idée.

Julie s'installe sur la banquette et tâche de se montrer ouverte, chaleureuse. Le plus innocemment du monde, elle lance à la cantonade :

– Ben alors... je croyais que c'était une soirée de filles ?

Un bruissement parcourt la table. Les filles s'interrogent du regard. Qui se la sent d'endosser la trahison ?

Aurélie prend l'initiative :

– *C’était* une soirée de filles. Mais ce qui se passe, c’est que ces deux cons, là...

Elle désigne du menton Samy et Jigé.

– ... ils ont un festival, ce week-end. Alors, comme ces deux gourdes, là...

Elle se tourne vers Magali et Céline.

– ... elles peuvent pas se passer de leurs mecs, on a décidé de tolérer leur présence. Voilà.

– C’est cool, dit Jigé. On se sent désiré.

– Ça t’ennuie? demande Céline, du bout des lèvres.

Un instant, Julie caresse l’idée de répondre que ce n’est pas la présence de leurs mecs qui l’ennuie, mais celle de Kevin. Ce serait marrant, ça foutrait pas mal de bordel. Mais elle y renonce. Le pauvre Kevin n’y est pour rien. En revanche, elle se promet d’avoir une petite conversation avec sa grande copine Magali, un de ces jours. Car c’est elle qui a fomenté ça, sans aucun doute. En attendant, Julie décide de se fondre dans la conversation. Elle se penche vers Jigé.

– C’est quoi, comme festoche?

– *Les Mille Lunes*, à Lunel.

– C’est de la techno, ça non?

– Gravement.

Un tic de Jigé. L’emploi intempestif des adverbes. Julie fronce les sourcils.

– Tu vas gober des cachetons?

Jigé enroule une mèche de cheveux autour de son index. L’allure de sa grande tignasse évolue beaucoup au fil des semaines. Comme il le répète volontiers, ce n’est pas de la coquetterie, mais de l’écologie. Il fait son shampooining lui-même, et selon les dosages, il

obtient des résultats variables. Quand il force sur l'huile d'olive, il a les cheveux raides et brillants ; quand il charge un peu trop la verveine, il frise comme un mouton.

– Non, j'y vais juste pour la zik...

Julie regarde Jigé avec insistance. Il vient d'arrêter les acides. Du moins, c'est ce qu'il dit. Un festival de techno n'est peut-être pas le meilleur endroit pour persister dans cette bonne voie. L'homme proclame son innocence :

– Je vais rien gober du tout. C'est juste pour la zik, je te dis.

Samy vole au secours de son pote.

– Eh, je te signale qu'on peut très bien kiffer la transe, sans gober des Taz.

À l'autre bout de la table, Magali prend la parole.

– Bon, les mecs ! Que les choses soient claires : ça reste un dîner de filles. Vous savez ce que ça veut dire.

– Faut qu'on mette des jupes ? demande Patrick.

Aurélie et Céline échangent des œillades gourmandes. La proposition les tente bien, mais Magali garde le cap.

– Nan. Ça veut dire qu'on est des putain de princesses. On fait ce qu'on veut. On rote, on pète, on se gratte les couilles...

– ... comme des princesses, hasarde Samy.

Magali le fusille du regard. Elle n'a pas fini.

– Mais surtout...

Elle tend un doigt menaçant vers chaque membre masculin de l'assemblée (en épargnant Kevin).

– Surtout...

L'index se rétracte, le poing se referme.

– On a toujours RAISON !

Le poing s'abat sur la table en faisant tinter les verres. À la table voisine, une volée de voix féminines s'élève, enthousiaste.

La soirée démarrait bien. Julie avait fait son deuil du dîner de filles. Elle était contente de voir les garçons. Elle a vite oublié la trahison de Magali et admis la présence de Kevin.

Jusqu'à ce qu'il commence à la peloter.

Ça picolait pas mal, autour de la table, et Kevin suivait le mouvement. Quand les plats sont arrivés, il avait le crâne luisant et les oreilles écarlates. Il était sous pression. Il se savait regardé. Obligé d'atteindre le but assigné, tacitement mais sûrement : pécho Julie. Et la pécho publiquement.

Il saisissait toutes les occasions pour l'effleurer. Il se penchait sur elle pour lui demander du sel, du pain... Chaque fois, sa main traînait sur le bras nu de sa voisine, un peu plus longtemps que nécessaire. Quand elle le retirait, il avait ce regard circulaire, pour vérifier que personne n'avait assisté à son échec. De plus en plus nerveux, tendu. Chaque tentative infructueuse augmentait sa frustration.

Julie tentait de lui échapper en glissant latéralement sur la banquette, jusqu'à se coller à Céline. Mais le message ne passait pas. Il insistait.

Il a tout tenté. Tout ce qui pouvait créer l'occasion d'un contact. La ruse ancestrale qui consiste à soupirer « oh, j'ai trop mangé, moi ! » avant de s'adosser à la banquette en étalant les bras pour en glisser un derrière les épaules de sa voisine, l'air de rien. Ou

bien, il faisait mine de s'intéresser à la conversation qui se tenait de l'autre côté de la table, dans le seul but de se vautrer sur elle. Julie esquivait systématiquement. Elle répondait par des mouvements oscillatoires que n'importe qui, à sa place, aurait interprétés comme : « c'est bon, laisse-moi ». Sans succès.

Kevin n'a rien changé, ni au rythme, ni à l'insistance de ses offensives. Il s'est seulement rabattu sur un autre champ de bataille.

Fatigué de se prendre des râteaux devant tout le monde, il a décidé de pousser ses avances sous la table. Ses bras avaient tendance à tomber sur la banquette. De là, sa main gauche, animée d'un mouvement involontaire, inconscient, mal maîtrisé... rampait vers la cuisse de Julie.

Ça a été le premier déclic. Le premier geste explicite de refus.

Elle a pris le poignet de Kevin entre le pouce et l'index, pour le reposer sur la table. Il lui a lancé un regard furieux. Elle l'a soutenu avec un sourire crispé, qui voulait dire : « Je prends ça bien, mais je peux me fâcher. J'ai bien compris ce que tu veux, mais moi, je ne veux pas. Tu arrêtes, maintenant. » Lui, n'a pas souri du tout. Ses lèvres se sont serrées. Un élan de colère est passé dans ses yeux. Elle n'a pas aimé ça. Que tu sois relou, passe encore. Il y a de la pression sociale sur tes épaules, je peux comprendre. Mais ne joue pas les victimes, ou les mâles dominants offensés, ça va très mal se passer. Elle a soutenu son regard. On parlait séries télé. La conversation était animée. Personne ne faisait attention à eux.

Ils continuaient de s'observer. Ils ne se lâchaient pas des yeux.

Elle a senti qu'il allait le refaire. Elle a vu un tressaillement dans sa paupière et pendant un instant elle a su qu'il allait remettre sa main.

Elle l'a su. À cet instant, c'était clair comme de l'eau de roche. Il avait l'intention de pousser la provocation.

Alors, elle a pris les devants.

Il a hurlé.

Il regardait sa main en secouant la tête. Il hurlait.

Elle ne sait plus comment ça s'est passé exactement. Elle a vu la fourchette, elle a vu la main, et l'instant d'après, le manche de la fourchette était dans sa main à elle, et les dents, plantées dans sa main à lui. Les deux moments se télescopent dans sa mémoire.

Ce qui l'a frappée, c'est à quel point ça a été facile. C'est rentré comme dans du beurre. Elle suppose qu'elle a transpercé la main, parce que les dents de la fourchette ont heurté quelque chose de dur, qui devait être la table. Mais c'est le bruit, surtout, qui l'a surprise par sa trivialité. Un craquement sec. Comme une brindille.

Julie se souvient de la cohue dans le restaurant. Les clients qui se lèvent en cherchant d'où vient le scandale, le regard fixe et la tête qui pivote comme une girouette. Jigé qui la prend par le bras et qui l'exfiltre, en louvoyant entre les tables.

Elle a juste eu le temps de se dire : *TIens, Jigé?* Pourquoi lui? Ils étaient déjà dehors.

Il l'a poussée sur le parking en lui disant sèchement :

– Tire-toi!

Et il lui a tourné le dos. Il est reparti en trombe vers le restaurant. Elle a obéi. Il y avait quelque chose de dur dans son regard. Lui, si calme et gentil, d'habitude. Lui, l'empereur du cool, comme

il se définit lui-même. S'il avait parlé plus gentiment, s'il était resté une seule seconde auprès d'elle, s'il avait montré la moindre bienveillance, elle n'aurait pas réagi.

Sans réfléchir, Julie se met à trotter sur le parking. L'instant d'après, elle est dans sa voiture, elle roule sans destination. L'instant d'après, elle se gare en double file, à l'entrée d'une épicerie de quartier. L'instant d'après, elle est en rase campagne, au bord de la Durance, avec deux flasques de gin et une bouteille d'eau gazeuse. Elle a laissé la portière de sa voiture ouverte et la musique à fond. Johnny Cash en boucle. Elle danse. Elle hurle.

– Ghost Riders iiiiiiiinnnn the Skyyyyyyyy!

Elle descend ses deux flasques en un rien de temps, sans toucher à l'eau gazeuse.

L'instant d'après, elle est devant la porte de l'école. Elle lutte pour faire entrer la clé dans la serrure.

L'instant d'après, elle se réveille. Elle est en enfer.

Julie se passe de l'eau froide sur le visage. Ça la réveille un peu. Ça estompe le mal de crâne, mais ça ne change rien à sa pâleur, comme elle peut le constater sur le petit miroir qu'une génération précédente de collègues a charitablement pendu à une vis au-dessus de l'évier, pour se repoudrer le nez à l'occasion. Julie se regarde au fond des yeux et demande à haute voix :

– Et maintenant, tu fais quoi ?

Question rhétorique. Elle sait ce qu'elle a à faire. Dans quelques

minutes, Aurélie et Céline seront là. Elle n'a pas le choix. La seule chose qu'elle peut faire, c'est se jeter à leurs pieds, leur demander pardon, leur expliquer qu'elle ne sait pas ce qui lui a pris, mais qu'elle a besoin d'elles, de ses copines d'amour, de leur soutien, parce qu'elle déconne sérieusement. Elles seules peuvent lui donner des nouvelles de Kevin. Lui dire s'il va bien. S'il est gravement blessé. S'il est furieux. S'il compte porter plainte.

C'est ce qu'elle devrait faire. Ça et rien d'autre. Elle le sait.

Le son la fait tressaillir. Les roues sur le gravier de la cour. Le moteur qui ronronne, s'approche, et s'éteint. Elle l'entend avec une acuité particulière, qu'elle attribue à son état de stress. C'est comme si la voiture était là, dans la cuisine.

La voiture de Céline.

Ça ne peut être que la sienne. Aurélie vient à vélo. Et ça ne peut pas être les flics. Pitié. Pas les flics. Ils ne pourraient pas deviner qu'elle est assez conne pour se cacher sur son lieu de travail. Ils ne viendraient pas là. Pas tout de suite.

Julie serre les dents. Les battements de son cœur s'accélèrent. Dans son état, elle craint que cette montée d'adrénaline lui retourne l'estomac. Elle se force à respirer lentement, profondément, et s'en tire avec une suractivité des glandes salivaires qu'elle fait passer avec une grande gorgée d'eau fraîche. Beurk. Elle a le gosier et l'estomac tellement pourris, que même l'eau fraîche lui donne la nausée.

Elle prend son courage à deux mains et jette un regard par la fenêtre. C'est bien la voiture de Céline. La jeune femme se tient debout, immobile, près de la portière ouverte. Son gros sac à

l'épaule, elle regarde alternativement l'école et la voiture de Julie garée près de la sienne. Sa main cherche par deux fois à refermer la portière, sans succès.

Céline est troublée. Elle n'est pas motivée pour traverser la cour et commencer sa journée de travail avec ses collègues. Elle doit se dire : *Elle est déjà là. La dingue. Il va falloir lui parler.*

Oui, Julie sait bien qu'elle n'a qu'une chose à faire. Aller au-devant de Céline et tenter de recoller les morceaux. Mais au lieu de ça, elle quitte la cuisine aussi vite que possible et regagne sa classe au pas de course, avant que sa collègue et amie ait eu le temps d'atteindre l'école. Tant pis pour le café. Elle n'a pas la force.

Elle referme sa porte et s'élanche dans le couloir. Au bout de trois pas, elle ralentit l'allure, avec une grimace de douleur. Ouille. Ça fait mal au crâne de courir.

Elle n'a pas quitté sa classe de toute la matinée. Elle a réussi à esquiver la récréation de dix heures. Elle était censée la surveiller. En même temps, personne n'est venu la chercher. Pour la pause de midi, et la sieste, ça va être plus compliqué. Elle ne va pas rester planquée dans sa classe toute sa vie, elle en est bien consciente. Un jour, il faudra qu'elle sorte.

Machinalement, elle saisit Super-Gontran, mascotte de la classe, et le déplace sur le tapis, sous les yeux des enfants assis en rond autour d'elle.

– Et là, cette fois, Super-Gontran, il est... il est... ?

Julie regarde par la fenêtre. Au-delà de la cour, elle peut voir une portion de la route. Combien de fois a-t-elle vérifié que personne ne venait? Cent fois? Mille?

– ... il est *dans* la maison.

Cris de stupeur. Expressions dramatiques. Comme si Godzilla venait de faire exploser le toit de l'école pour bouffer la maîtresse. S'il y a une chose que les enfants savent faire, c'est dramatiser. Julie regarde ses élèves.

– Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

Immédiatement, elle désigne une petite fille, avant que tout le monde s'y mette.

– Lola, qu'est-ce qui se passe?

Lola écarte les bras, façon Christ. Ses deux voisins s'inclinent pour éviter les baffes.

– Mais non, il est pas *dans* la maison, maîtresse! Il est *à côté* de la maison.

Julie baisse les yeux. En effet. C'est indéniable. Super-Gontran n'est pas *dans* la maison de poupées. Il est à côté. Carrément à côté. Qu'est-ce qu'elle a dit? Elle a dit *dans* la maison? Elle est conne, la maîtresse. Ou alors, elle ne sait pas viser. Elle a raté la maison.

Oh là là, quelle poilade. Les enfants se roulent par terre de rire. Ça fait un boucan du diable. Julie se force à sourire, et serre les dents, pour ne pas leur vomir dessus. Ça ferait désordre.

– C'est très bien Lola! Ça veut dire que tu es aussi forte que moi. Tu veux jouer?

Toute fière, Lola se lève. Julie lui passe la peluche.

– Alors, si on dit qu'il est *dans* la maison...?

Lola soulève le toit de la maison, et y place la mascotte. Julie acquiesce.

– Trèèèès bien. Et maintenant, Gontran va aller *entre* l’arbre et la vache.

Gontran quitte la maison. Il contourne la voiture, et s’arrête à l’endroit indiqué. Tout va bien. La vie reprend son cours habituel. Les enfants apprennent à localiser, et la maîtresse peut se consacrer à sa petite paranoïa personnelle. Pourquoi est-ce que les flics ne sont pas encore venus? Ou Kevin lui-même, pour lui casser la gueule, à la maîtresse, avec une batte de base-ball dans sa main valide? Qu’est-ce que c’est que cette Justice? On peut donc transpercer la main d’un homme dans un restaurant bondé, devant témoins, et retourner bosser le lendemain, tranquillos, en toute impunité, dans ce pays? Si Julie l’avait su plus tôt, elle en aurait planté plus souvent, des fourchettes!

Trois coups sur la porte. Julie les ignore. Son cœur se remet à battre la chamade, elle a des sueurs froides, mais elle compense. Elle ne laisse rien voir de sa panique.

– C’est bien, dit-elle d’une voix extrêmement calme. Et maintenant, qui veut dire à Lola où va Super-Gontran?

Une forêt de bras se lève. Julie pointe un enfant du menton.

– Oui, Mehdi?

– Sous la voiture!

Éclats de rire. Oh là là, quelle repoilade! On se marre bien, ce matin. La maîtresse ouvre de grands yeux en dodelinant de la tête. Ouille. Ça fait mal, de dodeliner.

– *Sous* la voiture? Tu es sûr? Eh bien, le pauvre... Alors, vas-y, Lola, il va *sous* la voiture.

Lola soulève la voiture Playmobil et place Gontran dessous, à la grande joie de la classe.

– On dirait qu’il ferait une réparation, dit Jean, dont le père est connu dans tout Flourens pour être un bricoleur de génie.

– Mais oui, tu as raison, quand on répare une voiture, il faut parfois regarder *dessous*, dit la maîtresse en insistant sur ce mot, qui a sa place dans le champ cognitif de la spatialisation.

On frappe à nouveau. Le son est plus fort, plus insistant.

– Et maintenant, qui veut dire à Lola où va Gontran ?

Quelques bras se lèvent, indécis, moins nombreux. On ne peut plus appeler ça une forêt. Un buisson, tout au plus. Les enfants l’interrogent du regard. Même ceux qui lèvent la main. Il y a quelque chose qui cloche. Elle seule continue de faire comme si de rien n’était. Et pourtant, ça fait quelques années qu’elle est instit. Elle le sait, maintenant, qu’on ne peut pas baratiner les gosses.

On frappe encore. Cette fois, c’est impérieux.

– Maîtresse, vous ouvrez pas ? On frappe.

– Si, si, je vais ouvrir. Allez tous à votre place, on va faire un nouveau jeu. Lola et Mehdi, vous rangez.

En se levant, elle doute un instant de ses jambes. Elle a surveillé la route, mais pas en permanence. Il est tout à fait possible qu’une voiture de flics soit passée, sans qu’elle la voie. Ou bien, ils sont venus, mais dans une voiture de pas-flics, comment ça s’appelle déjà ? Banalisée, voilà. Julie marche vers la porte, en essayant de se faire une raison. Ça ne pouvait pas durer, de toute façon. Autant affronter la réalité en face. Elle a agressé quelqu’un, c’est normal qu’elle assume. Elle ne va pas prendre dix ans fermes, non plus.

Elle s'arrête, le temps de relever la tête, se composer un air digne et... la porte s'ouvre. C'est Céline. Julie soupire, à demi soulagée.

Les mains nouées sur la poitrine, presque comme en prière, osant à peine affronter son regard, sa collègue et amie lui demande à mi-voix :

– Ça va ?

Julie acquiesce, étonnée de cette question, tellement banale.

– Oui.

– Heu... comment... Tu veux que je t'apporte un truc, à midi ? Comme on t'a pas vue à la récré, on s'est demandé si...

Après un instant d'hésitation, Julie opte pour le courage.

– Non, je vais manger avec vous. À la cantine. Je suis désolée, pour la récré, j'ai...

Céline secoue la tête et la main. Pas grave. Puis elle sourit. Elle semble apprécier la décision de Julie. Les deux femmes échangent un regard. Elles ont laissé leurs portes ouvertes. Pas folles, les guêpes. Dans les deux classes, les voix des enfants montent en puissance. Il va falloir y retourner avant que ça dégénère.

– Bon, ben, c'est super... On mange ensemble, c'est super.

Une fossette se creuse au bord de ses lèvres ; Céline hésite à plaisanter. Julie devine ce qu'elle voudrait dire, sans oser crever l'abcès. Elle prend les devants :

– Vous planquerez les fourchettes.

Céline rit de bon cœur. Puis elle désigne sa classe d'un mouvement de tête :

– Bon, je crois que je vais...

– Ouais. À toute. Oh, Céline ?

– Oui ?

– Et lui ? Heu...

Elle n'a pas déjà oublié son prénom, si ?

– Le gars... heu...si.

– Kevin ? dit Céline.

– Oui, Kevin. Ça va ? Il... il... ?

Céline opine avec une petite moue. Comme si elle s'en foutait un peu. Comme si c'était bien fait pour sa gueule, à Kevin. Comme s'il ne méritait pas toute cette attention.

– Je crois. Samy a passé la nuit aux urgences avec lui. Il a un plâtre, enfin, un gros bandage, mais ça va. Y a rien de cassé. Il bouge les doigts.

Julie acquiesce, pétrie de reconnaissance.

– OK. D'accord. Bien, bien.

Après un moment de silence, elle ajoute :

– Il est super, ton Jules.

Céline hausse une épaule.

– Ouais, faut le dire vite.

Blam. Pas de pitié pour les mecs. C'est une des règles de vie du gang des filles.

– Mais alors, leur festoche ? demande Julie. Ils sont pas partis, du coup ? C'est con...

Céline hoche la tête avec une expression grave, pour apprécier toute la noblesse des garçons.

– Si, ils ont pris la route ce matin. Cinq heures.

– Eh ben... souffle Julie, admirative.

Céline lève la main, index et petit doigt dressés. Les cornes du Diable.

– Rock and Roll, ou pas Rock and Roll ?

Julie répond par le même geste.

– Rock and Roll ! Total respect.

Les deux filles échangent un regard plein de tendresse. Les enfants s'agitent dans les classes. C'est pas le tout, de bavarder.

– Bon allez!

– Allez. On se voit à midi.

Julie envoie un baiser à son amie en reculant vers sa classe. Puis elle reprend le cours avec un soulagement mitigé et, en tête, le mot *sursis*.

Julie ralentit pour négocier le dernier virage avant d'arriver chez elle. C'est un soulagement. Dans quelques instants, sa journée sera finie. Une journée qui, gueule de bois mise à part, lui a laissé une étrange sensation de normalité. Après avoir recueilli des nouvelles de Kevin, Julie a déjeuné avec les filles. Elles ont surveillé les récrés ensemble. Il n'a plus été question de la soirée de la veille. La douleur s'est dissipée, avec une lenteur infinie. Il ne lui reste qu'une migraine lancinante, dont elle compte se débarrasser avec une tisane et une petite sieste de rien du tout. Douze ou treize heures de sommeil feront l'affaire.

À la sortie du virage, elle éprouve une légère frustration en découvrant le scooter de Magali devant son portail. Et Magali en personne, assise par terre, sur le seuil. Un grand cabas entre les jambes, un pack de bières à portée de la main, elle fume une clope.

Julie se gare et tire le frein à main. Bière. Clope. Ces seuls mots suffisent à lui retourner l'estomac. Heureusement, les raviolis de la cantine, qu'elle s'est forcée à mâchonner un à un avant de les

engloutir, tiennent bien au corps. Ça ne s'avale pas tout seul, mais une fois que c'est fait, ça vous colle au fond de l'estomac comme un sac de ciment.

Elle chausse ses lunettes de soleil avant de descendre, redoutant d'affronter la lumière du jour, ne fût-ce que pour les quelques mètres qui la séparent de la porte d'entrée. Elle est reconnaissante à son amie pour sa présence, mais elle appréhende ces retrouvailles. Elle s'attend à un sermon. Elle l'a peut-être mérité, mais elle aurait préféré affronter ce moment après une bonne nuit de sommeil.

– Salut.

– Salut.

Trois bises. Julie jette un regard dans le cabas ouvert. Plein de livres neufs. Elle se frappe le front. Pas trop fort. Ça fait mal.

– Oh merde... la réunion du club de lecture. Désolée, j'ai complètement zappé.

– C'est pas grave. N'oublie pas que le « club de lecture », c'est juste toi et moi. Et puis, tu es pas en retard, c'est moi qui ai de l'avance.

Julie ouvre la porte d'entrée. Magali écrase sa cigarette sous sa semelle, et jette le mégot dans le pot en terre cuite qui fait office de cendrier de jardin. Elle soulève son cabas et ses bières avec un soupir.

– Désolée, hein, dit-elle en désignant son pack. J'en ai pris que six. J'étais en scoot. Mais si tu veux, je fonce à Carrouf faire un refill...

Julie agite la main.

– Oh, non ! D'abord il m'en reste dans le frigo, et puis l'alcool, c'est fini pour moi.

Magali répond par un rire guttural, exagéré bien sûr.

– Mouahahahahahaha. J'ai déjà entendu ça...

Elle entre dans le salon, jette son cabas par terre, pose son pack de bières sur la table basse, et s'effondre dans le canapé, les bras en croix.

– Ah, c'est lourd, la culture, putain !

Elle ferme les yeux, penche la tête et fait semblant de ronfler environ trois secondes, puis elle se redresse d'un bond et se penche sur son cabas pour en tirer un à un les livres, qu'elle jette à Julie, après les avoir sommairement commentés :

– J'ai été cool avec toi. Je t'ai pris que des trucs bien. Tiens... ça, je l'ai pas lu, mais tout le monde dit que c'est super. Ça, je l'ai commencé, c'est complètement ton genre de came. Ça, c'est une sucrerie, ça va te détendre. Ça...

Julie s'assied avec une extrême délicatesse en face du canapé, retire ses lunettes de soleil pour se masser les tempes et regarde Magali d'un œil bovin.

Toute la fatigue de la journée lui tombe sur les épaules. Les angoisses, les yeux rivés sur la route ; la matinée passée à guetter l'arrivée des flics. L'après-midi à se demander pourquoi ils ne sont pas venus. Le bruit, les cris des gosses, la tension de la soirée d'hier...

– OK, dit-elle en levant la main pour interrompre son amie.
OK Heu...

Elle cherche ses mots.

– Tu veux pas qu'on arrête les conneries, là ?

Magali reste en suspens, les lèvres entrouvertes. Elle tient un livre à la main, qu'elle laisse lentement tomber sur la table basse. Elle

fouille sa poche-poitrine à la recherche d'une nouvelle cigarette. Elle la fait rouler entre ses doigts, rêveuse, sans l'allumer.

– Tu veux qu'on parle d'hier soir ?

Julie a un sourire triste, une boule au fond de la gorge. Non, elle ne veut pas parler d'hier soir. Elle aurait voulu qu'hier soir n'ait jamais eu lieu. Mais hier soir a eu lieu.

– Écoute, à l'école, aujourd'hui, les filles ont fait comme si de rien n'était. Et, franchement, j'ai bien aimé ça. Je veux dire... J'étais pas vraiment d'humeur à aborder le sujet. Mais c'est chelou, quand même. Je me demande si... j'aurais pas préféré qu'elles m'engueulent, au fond.

Magali hausse les épaules.

– Quoi ? T'as estropié un mec, et alors ? Il s'en remettra.

Julie observe son amie comme si une paire d'antennes venait de lui pousser sur la tête. Magali enchaîne :

– C'était la main gauche. C'est même pas celle dont il se servait pour...

D'un geste explicite, elle mime la masturbation masculine. Julie fait un pâle sourire. Pas encore assez en forme pour rire de ça.

– Tu crois qu'il va... ?

– Porter plainte ?

– Nooon ! J'ai pas dit ça ! Je voulais dire : tu crois qu'il va bien ?

Magali observe son amie, et laisse partir un de ses longs rires exagérés :

– Mouahahahahahaha. Tu mens. T'en as rien à foutre. Non, il va pas porter plainte. Jigé a fait ce qu'il fallait.

À nouveau, Julie interroge son amie du regard. Elle ne comprend pas... Ce matin, d'après Céline, c'était Samy qui avait fait ce qu'il fallait, et maintenant, ce serait Jigé ? Jigé ? Avec son corps

d'adolescent imberbe ? Son tatouage de Snoopy à l'épaule ? Son addiction au pétard, à la bière et à la console de jeu ? Qu'est-ce qu'il aurait bien pu faire ? Puis elle repense au même Jigé qui l'a traînée vers le parking, et qui l'a sauvée. Elle hésite à demander des précisions. À quel résultat Jigé est-il arrivé exactement ? Par quels moyens ? Mais elle renonce.

– OK. Cool. Tu lui diras merci.

– Tu lui diras toi-même.

Julie prend un livre au-dessus de la pile, et commence à le feuilleter. Elle lit une phrase au hasard. Pas d'adjectifs. Pas d'adverbes. Elle approuve.

– C'est bon, dit-elle, je vais essayer celui-là.

La soirée se déroule. Les filles font le partage des livres, elles se lisent des passages. Magali finit son pack de bières ; elle vide celles qui restaient dans le frigo. Julie reste à la tisane. Sobre. Pas seulement à cause de la journée effroyable qu'elle vient de passer. Elle sait que c'est plus sérieux que ça.

Elle connaît les lendemains de cuite. On est au supplice, de l'aube au crépuscule. On se jure ses grands dieux qu'on ne nous y reprendra plus. Puis, quand vient la tombée de la nuit, alors que les nausées se dissipent à peine, on replonge, sous le fallacieux argument de traiter le mal par le mal.

Le pire, c'est que ça marche. La première gorgée de bière, comme dit l'autre, c'est la fin de la misère. Il suffit de veiller à boire un peu moins que la veille. Et le lendemain, on est requinqué.

Ce soir, Julie n'a pas envie. Une fois ou deux, Magali a failli la tenter. La vision de la mousse dorée remontant le long du goulot l'émoustillait. Mais pas assez pour s'en prendre une.

Elle le constate avec un détachement stoïque. Elle ne boit plus. Elle ne fume plus. Elle est capable de passer une soirée à regarder sa meilleure amie se pochétronner consciencieusement. Ça ne lui fait ni chaud, ni froid.

– Tu veux pas que je te fasse des pâtes, pour éponger ?

– Meuh non, ça va très bien. Et puis je t’ai défoncé toutes tes cacahouètes.

Magali cale son cabas sur le plancher de son scooter, s’y installe, enfle son casque et met le contact. Le phare trace un rayon pâle qui se dissout dans la nuit, rasant le pré d’en face.

– Ça va aller, toi ?

– Oui oui, bien sûr. C’est juste...

Julie regarde les premières maisons du village, dont les fenêtres illuminées se découpent sur le ciel, au loin. Elle aime bien sa maison. Isolée. C’est ce qu’elle cherchait en arrivant. Elle a eu du mal à la trouver. L’être humain s’agglutine, même à la campagne.

– C’est juste...

Elle hésite. Elle a besoin de se livrer, sans savoir par où commencer. Elle se rend compte que personne, dans son entourage, ne sait rien d’elle. Elle éprouve un besoin soudain de tout raconter. Son désastre, sa fuite, son arrivée ici, seule avec sa valise, juste à temps pour la rentrée des classes. En même temps qu’elle se découvre cette envie, elle se rend compte qu’elle est incapable d’évoquer tout ça.

– Ces derniers temps, j’ai l’impression que je...

Barre en couille, sérieusement.

Julie sent ses yeux se remplir de larmes. Attendrie, Magali coupe le moteur.

– Oh, ma copine...

Elle enlace Julie, gênée par son casque et son véhicule qu'elle doit maintenir en équilibre entre ses jambes. Julie rit entre ses larmes.

– C'est rien, c'est rien. Je suis un peu émotive en ce moment, c'est tout.

L'étreinte s'interrompt avant de devenir gênante. Magali repose les mains sur le guidon.

– On l'a bien senti. C'est pour ça, on s'est dit que t'avais peut-être besoin d'un mec...

Julie doit faire une drôle de tête, car en levant les yeux sur elle, Magali se décompose.

– OK! OK. J'ai rien dit...

Julie sent monter une vague de colère. Elle a envie de marteler le casque de Magali en hurlant.

Elle se maîtrise, et se contente de répondre :

– Non. J'ai pas besoin d'un mec. Et si c'était le cas, je me débrouillerais. Je suis une grande fille.

Magali hoche la tête et fait cliqueter la lanière de son casque.

– Bien sûr. Allez...

Elle remet le contact et lui lance un clin d'œil.

– T'en fais pas. C'est les hormones. On en a toutes.

Julie regarde son amie s'éloigner sur la route étroite. Tandis que l'obscurité se referme sur elle, une peur plus profonde et plus lourde que la nuit la saisit.

Les hormones.

Tu ne crois pas si bien dire, poulette.

C'est le printemps, c'est les vacances, il fait beau. Les touristes sont de retour. Encore rares, et pas encore insupportables. Dans la garrigue, le thym et les safrans s'expriment. Les cerisiers sont en fleur. Sur la place de Flourens, c'est vide-grenier.

Dix jours.

Tel a été le coût de son exil. Dix jours à rester dans sa tanière, évitant tout contact. En attendant plus ou moins les flics, qui ne sont jamais venus. Puis, sous la pression, elle a fini par accepter de tenir le stand, avec les deux gamines d'Auréliet et Pat. Auréliet et Pat qui sont partis faire un tour, qui ne devaient pas tarder, mais qui tardent un petit peu tout de même.

Pour l'instant, tout va bien. Les filles prennent leur rôle très au sérieux. On leur a expliqué la notion de *chiffre d'affaires*, et ça leur a bien plu. Zoé, la petite, a décidé de faire *cent zeuros de siffre d'affaires* avant midi. Elles sont loin du compte, et midi approche, mais elles y croient encore. Comme tous les enfants quand ils ont décidé de s'exalter, elles sont indifférentes au temps qui passe.

Julie se tient droite, derrière les piles de bouquins cornés, les batteries de cuisine, les vieilles fripes et l'électronique obsolète. Elle affronte les passants, sourire aux lèvres. Elle salue les parents d'élèves d'un signe de tête. Elle s'attendait à les voir chuchoter entre eux. *C'est elle. C'est la folle. La maniaque de la fourchette.* Mais non. Rien de tel. Soit les gens font bien semblant, soit la nouvelle ne s'est pas répandue. Comment une telle chose serait-elle possible ? Dans un village comme Flourens, on n'a pas grand chose

à se mettre sous la dent, à la rubrique : *une psychopathe habite près de chez vous*. Si la nouvelle ne s'est pas répandue, c'est que personne, autour de la table du grill, n'est allé raconter l'histoire à qui que ce soit. Dans ce cas, Julie a largement sous-estimé ses amis. Si personne n'a rien dit à personne, c'est qu'elle a vraiment, mais alors là, vraiment, les meilleurs amis de la Terre tout entière, comme dirait Zoé.

En attendant, quid de Kevin ? Que ses amis n'aient pas bavé, soit, mais Kevin ? Il aurait résisté à l'envie de porter plainte en répandant une rumeur qui risquait de la faire virer de l'éduc'nat' ? Alleeeee... Toute la matinée, Julie s'est attendue à le voir apparaître, une main en écharpe, l'autre brandissant une tronçonneuse, une serpe rouillée, ou n'importe quoi de létal. Les faux, les scies, les marteaux, ce n'est pas ça qui manque, dans un vide-grenier. Mais non. Il n'est pas apparu. Il n'a pas appelé les flics, il ne se montre plus, et il n'a même pas *raconté l'histoire* ? Naaaaan.

– Bonjour, mademoiselle !

– Bonjour, madame Benotman. Bonjour, Mehdi.

– Bonjour, maîtresse !

– Alors, ça va bien ? demande la maman.

Julie désigne le décor qui l'entoure, le ciel limpide, les immeubles inondés de lumière, les passants béats.

– Ben oui, vous voyez, ça va bien. Il fait beau, pas de mistral... Ça sent l'été.

Elle est jolie, la maman de Mehdi. Avec cette façon faussement négligée de porter le voile, tenu par de minuscules barrettes à la lisière des cheveux. Avec la petite bouclette noire qui déborde négligemment... La coquetterie, comme geste de résistance. La

classe. Elle est jolie, et son visage s'épanouit d'un sourire, devant les objets étalés sur la table pliante.

– Oh! Un moulin à poivre! Justement, il nous en fallait un. C'est combien?

– Cent zeuros! dit Zoé.

Madame Benotman écarquille les yeux et recule d'un pas, la main sur le cœur.

– Eh ben, dis donc! Il est en or, ton moulin!

– Oui! affirme Zoé.

On lui a dit de ne jamais contrarier le client, car le client est roi. Les deux adultes rient de bon cœur.

– Cinq euros, Zoé, dit Julie. Cinq.

Zoé hausse les épaules.

– Bon, d'accord.

– Ah, là, je préfère! dit madame Benotman en ouvrant son porte-monnaie.

Julie se penche pour attraper sa bouteille d'eau citronnée, sous la table. Ça ne va pas très fort, tout d'un coup. La bouche sèche, les jambes qui flageolent. Sa cliente donne le billet à Zoé. La petite fille s'empresse de le serrer dans la boîte à chaussures qui lui sert de caisse.

– Ça fait quoi de siffrer d'affaires? demande Zoé.

Sa grande sœur Nina soupire en gonflant les joues.

– Soixante plus cinq, Zoé.

– Je vais recompter!

Nina gémit.

– Mais tu vas pas recompter à chaque fois que quelqu'un achète quelque chose! En plus tu sais pas compter, tu dis n'importe quoi!

– Dix, vingt, trente, mille...

Julie avale une grande rasade d'eau citronnée. Elle tient le coup, pour l'instant. Tisanes, jus de citron, jus d'orange, sirop d'orgeat, Antésite... Elle essaye un peu tout. Et ça marche. Elle résiste. Plus une goutte d'alcool depuis... la fourchette. Et pourtant, la nausée persiste.

La gorgée d'eau qui devait la soulager produit l'effet inverse. Julie sent son estomac se contracter. Madame Benotman lui parle, mais elle doit faire un effort pour comprendre ce qu'elle dit. Ce n'est pourtant pas compliqué. Des phrases qu'elle a entendues des centaines de fois :

– Ça va bien, Mehdi ? Il est sage à l'école ?

Julie serre les dents. Elle a l'impression de transpirer. Elle passe un doigt sur son front. Ce n'est pas qu'une impression.

– Oui, oui. Ça va très bien.

– Il faut être sévère, s'il fait des bêtises.

Julie se retient de hurler « casse-toi, connasse ! ». Ce qui serait injuste, évidemment. La maman de Mehdi n'a pas mérité ça. Elle prend appui sur le bord de la table, et dit en fronçant les sourcils :

– Mais je *suis* sévère ! Hein, Mehdi ? Je te tape ! Je te mets au coin, je te punis !

Inquiet, le gamin se tourne vers sa mère.

– Mais... non ! Elle me tape pas !

Il est sympa Mehdi. Un peu con, mais très sympa. Julie voit la mère qui sourit, ouvre la bouche... elle va relancer la conversation. Non, ça ne va pas être possible.

– Excusez-moi.

Julie s'écarte de la table, et regarde autour d'elle. Un endroit où se planquer, vite.

– Restez là, les filles. Bougez pas, je reviens.

Elle quitte le stand en trottinant, et se faufile au milieu des passants. Il faut qu'elle tienne. Une petite rue qui donne sur la rivière. Parfait.

Elle se met à courir vers l'eau. Elle ne va pas y arriver. Des poubelles exhalent une odeur de vieux poisson. C'est plus qu'elle ne peut supporter. Elle s'arrête en plein sprint, se plie en deux et lâche tout. Un bon litre d'eau citronnée et les deux biscottes de son petit déj se répandent au milieu de la ruelle.

– T'es sûre que t'as rien bu ?

Juste comme elle arrivait sur la place, Magali a vu Julie quitter son stand, au pas de course, comme si elle était poursuivie par un fantôme. Elle l'a vue s'engouffrer dans une venelle sans issue. Elle l'a retrouvée en train de dégobiller tripes et boyaux. Vlan. Dans la Sorgue. Enfin, même pas. Sur le bord du trottoir, quelques mètres avant la Sorgue. Tant pis pour les clients des bistrotts qui s'apprêtent à déjeuner, sur l'autre rive, et qui n'ont rien raté de cette scène bucolique.

Julie a un mouvement de colère.

– Putain, non, j'ai rien bu, merde !

Pas une goutte. Depuis dix jours. Dix jours, nom de Dieu de bordel de...

Elle était en train de se redresser, voici qu'elle se re-plie en deux, l'estomac tordu comme une serpillière. Elle crache un vague filet de bile et de salive. Ça va s'arrêter, maintenant ? Elle n'a plus rien à rendre... La main de son amie se pose sur son front, Julie a envie de la repousser.

– T’as une gastro ? T’as pas de fièvre...

Trop lessivée pour parler, Julie se redresse avec peine et secoue la tête. Non, elle n’a pas de fièvre. Elle est en pleine forme. Elle ne s’est jamais sentie aussi bien. En général. Elle dégobille un peu, c’est tout.

Bras dessus, bras dessous, les deux copines reprennent le chemin de la grand-place, inondée de soleil. Julie aimerait bien assurer toute seule la verticale, mais l’appui que lui offre son amie n’est pas tout à fait superflu.

– On a l’air de deux vieilles pochetronnes, fait remarquer Magali.

– C’est bien la première fois que ça nous arrive.

Magali hésite un peu, puis, en vieille partisane du parler cash et de ses vertus libératrices, elle lance :

– Tu es sûre que tu es pas enceinte ?

Julie rit jaune. Ha ha ha. Elle est bonne celle-là. Sacrée Magali, toujours le mot pour rire. Le dernier homme qui l’ait... qui ait... qui ait été susceptible de mettre la petite graine là où il faut, il

Il n’est plus là pour en parler.

Le seul homme qui l’ait approchée depuis, c’est Kevin. Il n’est pas près de recommencer.

Oui, elle est sûre qu’elle n’est pas enceinte. Sûre de sûre. Sûre et certaine. Aucun doute là-dessus.

Enceinte ? Elle ? Ha ha, qu’est-ce qu’on se marre. Ha ha ha.

Sauf qu’elle a déjà un mois de retard. Qu’elle est réglée comme une pendule, et que, normalement, elle aurait dû les

avoir, là, cette semaine, à nouveau. Et que, à nouveau, rien n'est venu.

Il va falloir qu'elle se décide à aller chez la gynéco. Ou au moins, à la pharmacie, pour commencer.

Pour en avoir le cœur net.

Parce que bon. On ne sait jamais.

Ça lui a pris encore une semaine, avant d'agir.

Six jours à presser le pas, chaque fois qu'elle passait devant la pharmacie. À chercher des arguments de déni. À continuer de vomir, en se disant : *C'est une gastro. Je vais avoir de la fièvre. Je couve un truc. Je suis patraque.*

Mais ce matin, ça y est. Elle se lève, et ça y est. Sa décision est prise. Elle ne prend pas de douche, ni de café. Elle n'allume pas son portable. Elle n'ouvre pas de bouquin. Elle ne fait rien qui risquerait de freiner son passage à l'acte. Elle enfle ses vêtements de la veille. Elle attrape les clés de sa voiture et son sac à main, sort sans veste, claque la porte du pied sans se retourner, traverse le jardin, entre dans sa voiture, démarre, et roule.

Pas question de faire ça à Flourens. Elle contourne le village par la bretelle poids-lourds, et prend la première sortie. Puis elle taille la route. Précaution mêlée de superstition. *À la troisième pharmacie, je m'arrête.* La première enseigne en forme de croix verte qu'elle croise surplombe un rond-point au centre d'un petit village mignon comme tout... où elle connaît encore beaucoup trop de

monde. Elle roule encore. La seconde est à l'entrée d'Aigues-en-Sorgue. Ça pourrait aller. Mais elle s'en tient à son projet. La troisième pharmacie se trouve à quelques centaines de mètres, dans la même ville. Elle est fermée. Julie se dit aussitôt : *C'est un signe*. L'instant d'après, elle retrouve un peu de bon sens, et se demande : *Un signe de quoi?* Ça suffit. On arrête les frais. Elle fait demi-tour et retourne à la pharmacie précédente. Ça fait déjà facilement quinze bornes qu'elle roule. Personne ne la connaît, ici.

Il y a une place libre, juste devant. Comme quoi, des signes, on en voit où on veut, quand on veut. Elle se gare, ouvre la portière, sort de sa voiture, traverse le trottoir, marque un arrêt devant la porte vitrée, le temps de déclencher le système optique. La porte coulisse, elle entre. Tout lui semble ralenti, cotonneux. Il fait frais.

La pharmacie est presque vide. Une femme en blouse, rousse et maigre, seule derrière le guichet, darde sur elle des lunettes aux verres carrés. Julie longe les rayons, animée d'un vague espoir, taraudée par un sentiment douloureux de déjà vécu.

Elle ne trouve pas de tests, dans les rayons. Des préservatifs, de l'huile de massage conditionnée dans des tubes de forme phallique, des lotions d'hygiène intime, mais pas de tests. Il va falloir qu'elle demande.

– Un test de grossesse? répète la pharmacienne en hurlant. Oui, bien sûr! Vous avez une préférence?

Une préférence. Julie observe la rouquine en espérant lui faire comprendre que sa question a peut-être un petit quelque chose de bizarre. Existe-t-il, selon elle, des gens qui consomment assez de tests de grossesse pour avoir leur *marque préférée*? La pharmacienne se contente de la regarder. Non, elle n'a pas l'air de trouver ça bizarre. Sans doute, elle pose la même question pour l'aspirine,

le dentifrice, la crème anti-hémorroïdes... pourquoi ne le ferait-elle pas pour les tests de grossesse ?

Julie essaye de se rappeler ce qu'elle a acheté la dernière fois. La dernière fois, le test ne s'était pas trompé. Mais elle ne veut pas acheter le même. Elle veut rompre le cycle. Elle refuse de *revivre*.

– Je sais pas, dit-elle. Le plus fiable ?

– Ils sont tous fiables.

Julie tente de sourire. Ça ne va pas être facile.

– Écoutez... donnez-moi la boîte bleue.

La dernière fois, c'était une boîte rose, c'est tout ce qu'elle se rappelle.

– La bleue ?

– Oui, c'est celui-là que je veux. Celui qui est dans une boîte bleue.

La pharmacienne s'en va fureter dans ses placards.

– J'en ai deux, en bleu. Irénétest ou Maniana ?

– Irénétest ! répond Julie sans hésiter.

– C'est un bon choix, dit la femme en posant sur le comptoir la petite boîte bleue.

Julie se mord la lèvre pour ne pas éclater. De rire, de rage, en sanglots. S'il existe un « bon choix », tu ne pouvais pas le dire avant, quand on t'a consultée, idiote ? Mais elle garde cette remarque pour elle.

Étonnée par le prix – trois balles cinquante, la dernière fois c'était plus cher – Julie paye. La dame glisse sa petite boîte bleue dans une poche en plastique et demande :

– Au fait, vous avez du retard, ou pas encore ?

Julie serre les dents. De quoi je me mêle ? La pharmacienne garde le sac dans sa main, sans le lui tendre, comme si elle exigeait

une réponse avant de le lui donner. Mais Julie trouve la parade, elle demande :

– Pourquoi ?

La pharmacienne aurait préféré des aveux. Mais tant pis. Elle explique à contrecœur :

– Parce que, si vous avez pas encore de retard, c'est les premières urines du matin, à jeun. Sinon c'est quand vous voulez.

– OK, merci.

La pharmacienne sent qu'elle s'est fait rouler. Elle a livré l'info pour peau de zob. Elle n'aura pas la réponse. Julie attrape le sac et tourne les talons.

– Merci. Au revoir.

Dans son dos, quand elle atteint la porte, elle entend la pharmacienne lui crier :

– Félicitations !

Julie marque un temps d'arrêt, respire pour garder son calme, et sort sans lui répondre.

Elle roule.

Elle rentre chez elle.

Premières urines du matin. À jeun. Ça tombe bien. C'est le matin. Elle n'a pas pris de petit-déjeuner. Elle a envie de pisser. Super chouette. C'est un signe.

À tout hasard, elle s'enfile trois grands verres d'eau avant d'aller à la salle de bains. Elle redoute un blocage de dernière minute.

Elle se déboutonne, s'assied sur la lunette des toilettes, ouvre la boîte bleue, lit la notice sans en comprendre une ligne, fait ce qu'elle a à faire, et attend.

Cinq minutes.